



UNRISD

UNITED NATIONS
RESEARCH INSTITUTE
FOR SOCIAL DEVELOPMENT

E.T.A. et la violence politique au Pays Basque espagnol

Michel Wieviorka

UNRISD Discussion Paper 40

Janvier 1993

*Les Discussion Papers de l'UNRISD sont des documents préliminaires
distribués en quantité limitée, destinés à stimuler discussion et commentaires*

L'Institut de Recherche des Nations Unies pour le Développement Social (UNRISD) est une institution autonome qui entreprend des recherches multidisciplinaires sur les dimensions sociales de problèmes contemporains du développement. L'Institut est guidé, dans son travail, par la conviction qu'il est indispensable, pour définir des politiques efficaces de développement, de bien comprendre le contexte social et politique. L'Institut tente donc de donner aux gouvernements, aux organismes de développement, aux organisations de base et aux universitaires, les moyens de mieux comprendre comment les processus et les politiques de développement, que modifient la situation économique et sociale et l'environnement, affectent divers groupes sociaux.

Ses recherches portent sur les thèmes suivants: Crise, ajustement et transformations sociales; Conséquences socio-économiques et politiques du commerce international des drogues illicites; Environnement, développement durable et transformations sociales; Intégration des questions féminines (*gender issues*) dans la politique de développement; Participation et transformations des relations de propriété dans les sociétés communistes et post-communistes; Reconstruction des sociétés déchirées par la guerre; et Violence politique et mouvements sociaux. Les projets de recherche entrepris par l'UNRISD pour le Sommet mondial pour le développement social de 1995 avaient pour thèmes: Repenser le développement social dans les années 90; Restructuration économique et politique sociale; Diversité ethnique et politiques publiques; et Intégration sociale à la base: la dimension urbaine.

Une liste des publications de l'Institut peut être obtenue
auprès du Centre de Référence:

UNRISD • Palais des Nations • 1211 Genève 10 • Suisse
Tel. +41 (0)22 9173020 • Fax +41 (0)22 9170650
info@unrisd.org • www.unrisd.org

Copyright © Institut de Recherche des Nations Unies pour le Développement Social (UNRISD). Des extraits de cette publication peuvent être reproduits sans modification et sans autorisation sous condition que la source soit indiquée.

Les appellations employées dans la présente publication et la présentation des données qui y figurent n'impliquent de la part de l'UNRISD aucune prise de position quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs autorités, ni quant au tracé de leurs frontières ou limites.

La responsabilité des opinions exprimées dans les articles, études et autres contributions signés est celle de leurs auteurs, et leur publication ne reflète donc pas nécessairement le point de vue de l'UNRISD.

ISSN 1012-6511

Table des matières

Preface	4
Introduction	6
La formation d'E.T.A.	8
La crise du P.N.V.	8
Le discours de l'acteur	9
Le principe de la lutte armée	10
Deux logiques de la lutte armée	11
Du recit historique a l'analyse sociologique	12
Les limites des raisonnements traditionnels	12
L'analyse d'un mouvement social total	16
Lutte armee et etat dictatorial	19
L'apogée du mouvement	19
Le revers de la médaille	21
L'inversion terroriste	23
Mythe et terrorisme	23
L'inversion	24
Une reformulation de la question basque	26
Les paradoxes de l'apres-franquisme	26
La transition démocratique	26
Le nationalisme en tension	29
Le déclin du mouvement ouvrier	29
De la lutte armee au terrorisme	31
Premiers signes d'inversion	31
La stabilisation: 1976-1985	33
A mi-pente sur les chemins de l'inversion	35
Terrorisme et politique	38
Un contexte renouvelé	39
Négociateur?	39
Conclusion	41
Un acteur moderne	42
E.T.A. et la démocratie	42
"Inversonary discourse" et inversion terroriste	44
Endnotes	45

Preface

Le présent rapport considère d'une manière révélatrice la violence politique au Pays Basque espagnol qui, selon l'auteur, défie les idées reçues ou les stéréotypes.

L'auteur nous guide à travers l'évolution de l'E.T.A. qui, surgissant face à une dictature alors toute puissante, s'est développé au moment de son déclin, et a progressé dans la phase de transition de la société espagnole vers la démocratie. La violence, alors indissociable du mouvement E.T.A., s'est emballée de façon paradoxale, en apparence, jusqu'à devenir terroriste dans la période où la démocratie est une donnée incontestable en Espagne. La violence politique de l'E.T.A. est à jamais associée à un effort qui cherche à promouvoir simultanément une signification tridimensionnelle de l'action, et qui fait d'elle l'expression, tout à la fois, d'une nation, de mouvements proprement sociaux et d'un projet révolutionnaire.

L'auteur nous propose l'examen de ces trois dimensions. Cet examen porte également de façon diachronique sur leurs transformations dans le temps. Une nation opprimée, interdite d'expression, comme ce fut le cas sous la dictature franquiste, se transforme lorsqu'elle obtient d'importants degrés de liberté, même si une autonomie comme celle dont disposent aujourd'hui les provinces basques n'est pas réductible à l'indépendance d'un Etat. Un mouvement ouvrier fort et décidé, pouvant organiser des luttes puissantes comme celles du milieu des années soixante-dix au Pays Basque espagnol, ne constitue pas la même référence qu'un mouvement ouvrier décomposé par la crise économique et perdant toute centralité au cours de cette nouvelle étape qu'est la post-industrialisation de la société en Espagne. Un projet révolutionnaire n'a pas le même sens, ni la même portée, dans un monde dominé par la guerre froide, où les idéologies communistes et marxistes-léninistes pèsent partout d'un poids considérable, que dans le monde qui est le nôtre aujourd'hui, où les régimes d'inspiration communiste s'effondrent ou se rétractent et où les idéologies marxistes-léninistes ont perdu leur aura.

Ce rapport riche en détails suit pas à pas ces changements afin de saisir la trajectoire de l'E.T.A. Mais cela ne suffit pas, car cette organisation n'est pas tant la somme des trois éléments mentionnés antérieurement que leur fusion en une totalité qui prend la forme d'un discours, mais aussi d'une pratique de la violence. L'auteur avance que la violence est fonction non seulement de ce qui se joue sur chacun de ces trois éléments, que ce soit du côté de la nation, des mouvements sociaux et du projet révolutionnaire, mais également de la plus ou moins grande facilité qu'il y a à intégrer ces dimensions. Plus cet effort est facile à opérer, plus l'acteur peut se contenter d'une violence limitée, voir symbolique. Moins il est aisé, plus il devient artificiel, et plus la violence est la contrepartie nécessaire, de plus en plus exacerbée, de la dissociation, dans la réalité sociale, des éléments qu'il entend synthétiser. Il est amené à poser la question du passage au terrorisme proprement dit et plus précisément à un terrorisme qui devient aveugle, semble confondre les fins et les moyens et qui se dissocie des attentes et de l'expérience vécue par le peuple au nom duquel les armes sont brandies. Son hypothèse est qu'un tel passage s'inscrit dans la poursuite de l'escalade d'une violence, qui parvient de moins en moins à incarner par ses actes la tridimensionnalité de l'action basque et qu'il témoigne d'un processus de perte de sens.

L'histoire de l'E.T.A. est vieille maintenant de plus d'une trentaine d'années, et nous verrons, en fin de parcours, qu'il n'est pas déraisonnable de formuler l'hypothèse de son épuisement historique. Nous disposons donc, avec elle, d'une trajectoire peut-être complète, dont l'auteur reconstitue dans ce rapport les moments décisifs et les inflexions.

L'étude présentée ici s'appuie en effet sur un travail sur le terrain qui a duré plusieurs années, à partir de 1983, et dont les phases centrales ont consisté à mener une série de trois interventions sociologiques. La première a été conduite avec un groupe d'une dizaine d'anciens militants de l'E.T.A., la deuxième avec une dizaine de militants appartenant à sa nébuleuse politique, et souvent actifs dans la clandestinité et la troisième avec des membres du Parti nationaliste basque, formation fonctionnant sur un mode institutionnel et dans le cadre de la démocratie, et d'où sont sortis, à la fin des années cinquante, les fondateurs de l'E.T.A.

Le programme de l'UNRISD sur la violence politique et les mouvements sociaux a pour objectif principal de comprendre le problème de la violence politique en fonction d'un nouveau cadre d'analyse, qui traite la violence comme un type de discours du pouvoir possédant sa propre dynamique. L'étude qui est présentée ici fera partie, ultérieurement, d'un volume regroupant huit cas de mouvements sociaux enclins à la violence dans les pays suivants: Afrique du Sud, Colombie, Irlande du Nord, Italie, Liban, Pérou et Sri Lanka; de même qu'un article théorique préparé par le coordonnateur de projet, David E. Apter. Ce cadre théorique forme un complément important aux propos du présent rapport et le lecteur est invité à consulter les articles de l'auteur cités dans le texte.

Dharam Ghai, Directeur
Janvier 1993

Introduction

A bien des égards, l'expérience contemporaine de la violence politique au Pays Basque espagnol défie les idées reçues ou les stéréotypes.

Au moment où le principe de la lutte armée est adopté par les premiers militants d'E.T.A., leur pays n'est pas une région pauvre, exploitée économiquement, victime d'un centre qui le pillerait. C'est au contraire une région centrale du point de vue industriel et financier, au coeur des mutations par lesquelles l'Espagne franquiste assure un développement économique qui va s'accéléralant, bien placée dans des processus de modernisation qui attirent vers elle une émigration considérable. Le passage à la violence, du moins dans ses premières expressions, n'est donc pas informé par la crise ou la misère, il se joue dans une phase de croissance, et s'il en appelle aux plus démunis, au prolétariat, ce n'est pas au nom des pauvres ou des exclus, mais à celui d'un mouvement ouvrier capable d'aspirer à la conduite d'une société industrielle déjà bien assurée.

L'action d'E.T.A., avant même d'en appeler au mouvement ouvrier, procède d'un nationalisme puissant. Mais là aussi, il y a de quoi s'étonner. Ce nationalisme, dont nous verrons qu'il a une grande épaisseur historique, combine des traits qui lui assurent sans contradictions apparentes des aspects pré-modernes, et des aspects tout à fait modernes. D'un côté, il repose sur ce qu'Edward Shils ou Clifford Geertz, depuis longtemps, nous ont habitués à appeler des liens primordiaux,¹ sur une langue, une culture traditionnelle et, à la limite, sur un sentiment d'appartenance à une communauté ethnique, voire raciale. Mais d'un autre côté, il en appelle à la formation d'une nation moderne, capable de développement économique, il s'écarte de l'idée de liens primordiaux pour mieux inclure dans la lutte les émigrés venus de toute l'Espagne participer à l'essor industriel, il se débarrasse de tout racisme, il produit un texte qui se réfère à des valeurs universelles. Le nationalisme basque, tel qu'il est mis en forme par E.T.A., amalgame des significations que l'anthropologie politique nous encourage plutôt à opposer, il est à la fois, pour parler comme Louis Dumont, holiste et individualiste,² il associe des références au sol et au sang, assez proches de la tradition allemande de la nation, à la volonté politique de vivre un projet commun, plus compatible avec la tradition française de la nation. Mais peut-être aussi faut-il, comme le suggère Alain Renaut, éviter de radicaliser l'opposition de ces deux conceptions.³ Toujours est-il que le nationalisme d'E.T.A. est une construction complexe, qui interdit les présupposés simplificateurs.

Une troisième source d'étonnement tient à la continuité et à l'évolution d'E.T.A., qui traverse des conjonctures historiques totalement modifiées sans transformer, sinon de façon mineure, la matrice structurelle de son discours. E.T.A. surgit face à une dictature alors toute puissante, elle se développe au moment de son déclin, elle progresse dans la phase de transition à la démocratie. Et surtout, de manière qui n'est paradoxale qu'en apparence, sa violence s'emballe jusqu'à devenir terroriste dans la période où la démocratie est une donnée incontestable en Espagne.

La violence politique d'E.T.A. présente constamment une caractéristique fondamentale: elle est indissociable d'un effort pour promouvoir simultanément non pas une signification principale de l'action, mais trois. Comme nous le verrons, E.T.A. ne se conçoit pas sans cette tridimensionnalité, qui fait d'elle l'expression, tout à la fois, d'une nation, de mouvements proprement sociaux, et d'un projet révolutionnaire. Ce qui constitue non pas tant une source supplémentaire d'étonnement qu'un problème sociologique complexe. Analyser E.T.A., en effet, ce n'est pas seulement comprendre comment un acteur se constitue en élaborant ce que David Apter appelle un "inversionary discourse".⁴ C'est aussi proposer un raisonnement qui tienne compte de la

tridimensionnalité du sens de l'action, et qui permette de suivre l'évolution de la violence en fonction des avatars de chaque élément qui la constitue.

Si E.T.A. se réclame de la nation, des mouvements sociaux et de la révolution, il faut examiner l'une après l'autre ces trois dimensions, et cet examen doit porter aussi, diachroniquement, sur leurs transformations dans le temps. Une nation opprimée, interdite d'expression, comme ce fut le cas sous la dictature franquiste, se transforme lorsqu'elle obtient d'importants degrés de liberté, même si une autonomie comme celle dont disposent aujourd'hui les provinces basques n'est pas réductible à l'indépendance d'un Etat. Un mouvement ouvrier capable de s'élever à un haut niveau de projet, et de promouvoir des luttes puissantes, comme celles du milieu des années soixante-dix au Pays Basque espagnol, ne constitue pas la même référence, le même lieu de sens qu'un mouvement ouvrier décomposé par la crise économique, et perdant toute centralité au fur et à mesure de la post-industrialisation de la société, si nette désormais en Espagne. Un projet révolutionnaire n'a pas le même sens ni la même portée dans un monde dominé par la guerre froide, où les idéologies communistes et marxistes-léninistes pèsent partout d'un poids considérable, et dans un monde comme le nôtre aujourd'hui, où les régimes d'inspiration communiste s'effondrent ou se rétractent, et où les idéologies marxistes-léninistes ont perdu leur aura.

Il faut donc suivre pas à pas ces changements pour saisir la trajectoire d'E.T.A. Mais cela ne suffit pas, car cette organisation n'est pas tant la somme de trois éléments de sens que leur fusion en une totalité qui prend la forme d'un discours, mais aussi d'une pratique de la violence. D'où une hypothèse supplémentaire, qui est que la violence est fonction non seulement de ce qui se joue sur chaque élément de sens, du côté de la nation, des mouvements sociaux et du projet révolutionnaire, mais également de la plus ou moins grande facilité qu'il y a à intégrer ces dimensions. Plus cet effort est facile à opérer, plus l'acteur peut se contenter d'une violence limitée et à la limite symbolique. Et moins il est aisé, plus il est artificiel, et plus la violence est la contrepartie nécessaire, de plus en plus exacerbée, de la dissociation, dans la réalité sociale, des éléments qu'il entend synthétiser.

Ce qui pose une question supplémentaire, qui est celle du passage au terrorisme proprement dit, et plus précisément à un terrorisme qui devient aveugle, semble confondre les fins et les moyens, et se dissocier des attentes et de l'expérience vécue du peuple au nom duquel les armes sont brandies. Notre hypothèse, ici, est qu'un tel passage s'inscrit dans la poursuite de l'escalade d'une violence qui parvient de moins en moins à incarner par ses actes la tridimensionnalité de l'action basque, et qu'il témoigne d'un processus de perte de sens.

L'histoire d'E.T.A. est vieille maintenant de plus d'une trentaine d'années, et nous verrons, en fin de parcours, qu'il n'est pas déraisonnable de formuler l'hypothèse de son épuisement historique. Nous disposons donc, avec elle, d'une trajectoire peut-être complète, dont nous pouvons reconstituer les moments décisifs et les inflexions, et dont beaucoup de protagonistes sont encore en vie, souvent retirés de l'action, et disposés à s'exprimer devant un sociologue. L'étude qui est présentée ici s'appuie en effet sur un travail de terrain qui a duré plusieurs années, à partir de 1983, et dont les phases les plus centrales ont consisté à mener une série de trois interventions sociologiques.⁵ La première a été conduite avec un groupe d'une dizaine d'anciens militants d'E.T.A., la deuxième avec une dizaine de militants appartenant à sa nébuleuse politique, et souvent actifs dans la clandestinité, la troisième avec des membres du Parti nationaliste basque, formation fonctionnant sur un mode institutionnel et dans le cadre de la démocratie, et d'où sont sortis, à la fin des années cinquante, les fondateurs d'E.T.A. Nous ne rendrons pas compte, dans ce texte, du travail de ces groupes de recherche, déjà publié dans un livre, d'où nous reprenons par contre un certain nombre d'informations de type factuel ou

historique.⁶ Mais le lecteur doit savoir que ce texte repose non seulement sur des connaissances acquises selon des méthodes traditionnelles, mais aussi sur une recherche qui a été menée sur le terrain, auprès des acteurs qui, depuis une trentaine d'années, façonnent la violence politique au Pays Basque espagnol.

La formation d'E.T.A.

“Gora Euskadi”—vive le Pays Basque: avec ce slogan, apparu en 1959 sur les murs de quelques villes du Pays Basque espagnol, se manifeste pour la première fois publiquement une organisation dont personne ne suppose à l'époque, et pas même parmi ses initiateurs, qu'elle occupera progressivement un espace politique et symbolique considérable.

La crise du P.N.V.

L'E.T.A. (Euskadi Ta Askatasuna—Pays Basque et Liberté) est au départ le produit d'une crise au sein du nationalisme basque traditionnel et, plus précisément, du parti qui l'incarne depuis la fin du XIXe siècle, le Parti Nationaliste Basque (P.N.V.).⁷

Ce parti avait joué un rôle important à l'époque de la guerre civile, contre Franco, puis animé une opposition politique à la dictature en s'organisant dans l'exil, et en constituant un gouvernement basque. Ses orientations associaient un nationalisme fondé sur l'idée d'une culture, d'une histoire et parfois même d'une race basques, à un catholicisme déclaré et à des options politiques de type démocrate-chrétien. Son hostilité au socialisme était ouverte, ce qui ne l'avait pas empêché d'être nettement engagé du côté des forces opposées à la dictature franquiste.

A l'issue de la seconde guerre mondiale, le P.N.V. nourrissait de grands espoirs. Les puissances de l'Axe avaient été défaites, l'Allemagne et l'Italie devenaient des démocraties, et le régime de Franco, dans son esprit, était condamné à disparaître sous la pression des vainqueurs et des décisions de l'O.N.U., qui s'orientait alors vers le boycott de l'Espagne. Mais, très vite, tout bascule avec le début de la guerre froide et les nouveaux choix stratégiques des Etats-Unis, qui décident de donner à l'Espagne de Franco une place centrale dans leur dispositif diplomatique et militaire: le P.N.V. n'a aucun espace dans cette nouvelle donne, il est vite isolé, marginalisé sur une scène internationale où ses projets indépendantistes n'ont guère leur place.

La crise interne est d'autant plus vive que l'Eglise catholique en Espagne, joue elle aussi la carte du régime, du moins dans sa hiérarchie, et que sur le terrain, en Euskadi, il est de moins en moins présent et capable d'action. La répression de la dictature, en effet, chasse ou emprisonne la plupart de ses responsables, et il lui faut fonctionner à distance, en

预览已结束，完整报告链接和二维码如下：

https://www.yunbaogao.cn/report/index/report?reportId=5_21698

